



PIERRE DANS LE TRAFIC

Patrick Nicol

Pour la millième fois, Pierre se surpris à observer un homme qui tire son panier déposé. Au lieu de le pousser comme tout le monde, et grand majeur se tient devant son panier, glisse les doigts dans le grillage, tire, avance un peu. Comme on voit-on un petit être étonné, béant, et qui nous fait honte. Parfois sans, échala abandonne carrément le chariot et milles de l'aller pour marcher vers la mayonnaise. Thulé d'ache, peut-être les autres, puis il revient sur ses pas les mains plées pour y déposer son panier et recommence à tirer l'épave, passant honte devant la mayonnaise. Thulé, les autres... Cet homme pourrait sembler efficace, sans doute, et qui à l'instant même il pose le panier par terre pour attraper un oiseau ou un chat, avant, aujourd'hui même au bon sera. Pierre le regarde avancer, il oublie sa haine déportée, il oublie Thulé, il oublie les autres, il oublie de celui qui par son air gêné semble lui dire : Je ne suis pas comme vous. Ma place n'est pas ici. Un peu comme ces autres hommes - ce sont toujours des hommes - qui refusent de prendre les deux poignées de la poussière purpurine et prétendent pousser leur panier d'une seule main, habilement la droite, posée sur la poignée gauche, marchant si droit qu'il faut à la fin de leur bébé, mais dans un autre sorte d'angle mort de l'enfer, comme si son pied ne les relâche à cet être emmêlé dans son chemin. Je ne suis pas comme toi, je ne suis pas en train de pousser mon panier, je suis le genre d'homme.

devant le panier, en réinventer le sera qui a fallu s'enfoncer dans les bêtes de tomates. Pierre ne se peut devant une telle maladresse. Ces hommes qui se redressent comme des adolescents refusant de porter des bords d'hiver, ces êtres qui sont parents nous et en même temps refusent de participer l'enferment et lui font peur. En fait, du frémement plus qu'ils ne lui font peur.

Depuis quelque temps, Pierre ne réussit plus à pousser qu'à la façon dans les gens se meurent. C'est la seule préoccupation qui habite encore sa pensée. Une façon d'écouper et placher et d'encourager l'espèce.

Comme ces femmes qui s'immobilisent en plein centre de l'aller, fouillant sur les tablettes de gauche et de droite, ne laissant ni à gauche ni à droite l'espace pour passer, ou celles qui grent leur chariot bien côté à droite, mais tout à côté d'un autre, immobile lui aussi et bien côté à gauche. A deux, elles bloquent tout à fait le chemin. Pierre s'en revient pas de leur position et s'en retourne pas son plus de tout l'intérêt qu'il leur porte, de toute l'attention qu'il lui cause.

Ce n'est pas la même chose, bien sûr. L'homme qui refuse d'abandonner à pousser son panier, cet autre qui jus qu'en plein milieu de l'aller, cette femme qui à l'instant attend la dernière minute pour enfin saisir son porte-monnaie et entreprendre d'écouler toute sa monnaie... Tous ces gens se sont pas désagréables pour les autres raisons, même des raisons utiles, affligés des mêmes incompréhensions, mais tous sont inutiles, vains, c'est le mot qu'il cherchait, tous par leur façon d'être absorbés par quelque scénario ou quelque tâche absolument transparente, tous par leur refus de participer au bon déroulement des activités quotidiennes, seraient s'ils ne se contentent à lui, qui voudrait passer, ne pas sembler ridicule quand il pousse normalement son panier, père, coudre et poursuivre son chemin vers rien d'important au fond - il faut bien l'avouer - mais un chemin qui sera le sien. Et toutes ces personnes, toute son activité mondiale tournent autour de

cette seule pensée : Les Gens ne font pas attention. Les autres ont des trucs. Le Monde ne se passe pas. Il pourrait passer à autre chose ; il en est incapable. Et ça dure depuis trois ans, quatre peut-être.

Les voitures, c'est l'enfer. Au feu rouge, surtout, quand il a tout le loisir d'observer et de comment les autres se sont arrêtés. Les conducteurs qui l'arrêtent le plus sont ceux qui immobilisent leur véhicule à trois mètres de celui qui les précède, laissant un grand espace inutilisé, inutilisable, et étriqué de ce fait même la file de voitures derrière au point, pour être, de boucher l'accès à d'autres voies, de priver quelqu'un des quelques mètres qui lui manquent pour atteindre la rue transversale où il voudrait tourner, si cette rue n'est pas bloquée, bien sûr, par quelque autre voiture tellement celle à celle qui la précède qu'elle bloque l'accès à la rue perpendiculaire... car les gens font ça, aussi, s'arrêter sans prendre la peine de laisser un passage aux voitures qui traversent.

un nouveau chef. Cette nouvelle devant l'intérieur. Et un des autres autres autres chefs de ce parti à quelque chose à dire à propos de la réélection comme à la chef et à propos d'autres choses encore. On s'en fait. Voilà ce que pense Pierre les quelques secondes où il est sorti de sa rêverie automobile.

On s'en fait de ce qu'il dit, de tout.

Le fait. Au-dessus. Il a coupé cette pensée sans même s'en rendre compte. En haut, alors que sur le plancher des vaches le trafic est paralysé, alors qu'à deux voitures devant lui un homme ou une femme se courbe de l'avancer tandis que la file est bel et bien arrêtée. Il - c'est sans doute un homme - était d'abord immobilisé un peu loin et maintenant il avance par petits coups. Un mètre à la fois, avançant-arriérant, forçant ainsi toute la file à faire après lui ces petits pas inutile alors qu'il aurait été plus simple plus efficace et moins stupide de se rendre d'un seul coup au point où son devait finalement s'arrêter... mais personne ne fait attention. Pierre ne pense qu'à

Comment vote celui qui prend une boîte de nouilles à l'épicerie puis change d'idée et l'abandonne parmi les produits congelés ? Comment vote celle qui décide de traverser la rue en courant, n'importe où et sans regarder ? Pourquoi leur est-il seulement permis de voter ?

Pierre écoute presque plus la radio d'autre constamment allumée et si, par exception, une personne est assise à côté de lui, il oublie de parler. C'est compliqué, explique ce qui le préoccupe à propos du trafic. Toute cette dynamique de l'immobilité et du mouvement, ces innombrables détails auxquels manifestement il est le seul à porter attention. Il a remarqué. Il se fait et regarde comment les voitures tournent et accélèrent, comment elles changent de voie, quelle distance l'une de l'autre et du trottoir elles sont stationnées. Bien sûr, il a une opinion tranchée à propos des imbéciles qui tentent de voler, mais il ne s'a long à dire sur les téléphonistes mais libres, et même les gens qui chassent en conduisant lui oublient sur les routes. Quand devant lui une voiture s'arrête lentement, rien ne se passe que de constater, lorsqu'il est enfin en train de la doubler, que son conducteur est penché dans une discussion animée, qu'il portait, par exemple, en l'adressant à la personne assise à ses côtés ou à son enfant, attaché derrière.

Les gens ne font pas attention. Le constat est évident, mais pas tout à fait juste. Il faudrait dire : Les gens agissent comme s'ils étaient pas par eux, et ce n'est pas eux. Pierre a parfois l'impression d'être la seule personne présente de corps et d'esprit dans la salle où dans la rue, et d'être entouré de centaines de corps engourdis, muets et distraits, débarrassés de leurs sens. On s'en fait, dit-il à lui.

La radio annonce que le Parti québécois vient d'être

ça. Ces voitures, les lignes sur la chaussée, les freins, l'espace vide dans l'autre voie. Tout est là. Rien d'autre existe que la distraction. L'ignorance. L'insouciance. Ces gens qui ne sont même pas au courant de son existence.

Le Parti québécois. Pour être sûr s'il ramène les discussions sur le fait de voter personnel ou l'indifférence que personne ne peut. Pierre ne voit pas pourquoi, une millième fois, il s'arrête à l'attention à se demander qui pensent plus vite que ne vitent le trafic au heurt de grande fluidité. Ou qui, plus probablement, engagent à l'image de la circulation embouteillée dans les tunnels (voilà maintenant qu'il fait des métaphores automobiles !). Depuis quatre ans, c'est à peu près, il révoque plus. Un jour il occupe le feu d'attente d'un feu. Comme si son esprit était tombé des nues, intérieurement, précipité en bas de son visage pour s'élever dans un instantané, ou sur la seule grasseur d'un supermarché. Et si le voit, son esprit, incarné dans l'asphalte comme le corps d'un suicidé. La tête déplaçait ce qui lui reste de force pour se lever et ce qu'il voit, ce sont des pieds, des pas pressés, indifférents, vaguement étonnés ou à peine conscients de l'existence à continuer.

Pierre est assis vient pour avoir assisté à l'arrivée du médecin et autres balades qu'on se plonge dans les oreilles pour se couper du monde, c'est-à-dire de lui ; il a point comme les gens de son âge contre les téléphones portables et maintenant intelligents, surtout contre la distraction supple

LAURÉAT

PATRICK NICOL

« Pierre dans le trafic »
Tiré de
L'Inconvénient, n° 67

Audacieux, ce récit explore des éléments en apparence banals et sans intérêt, narré avec une fausse nonchalance. L'écriture est habile, puis le ton toujours juste. L'exaspération du personnage est palpable; le désarroi d'un misérable type un peu obsessif qui devient, au fil du texte, celui de toute une société, sans rève, sans révolte, obsédé par son panier d'épicerie.